

TCHERNOBYL DEUX ANS APRÈS

LA PREMIERE 'RESERVE' RADIO-ACTIVE DU MONDE

UN "LABORATOIRE" DE 200 000 HECTARES OU SURVIVENT PLANTES ET ANIMAUX CONTAMINÉS

Avant même d'aller explorer sur place, la centrale nucléaire de Tchernobyl, les journalistes français venus constater les dégâts deux ans après la trop célèbre catastrophe (voir numéro 389 d'« ECOLOGIE-INFOS ») ont rencontré à Kiev un homme qui leur a donné un avant-goût de l'apocalypse qui les attendait : un botaniste mais préoccupé de l'avenir de l'espèce humaine qu'il voudrait voir débarrassée le plus vite possible de l'énergie nucléaire. Il le souhaite aussi pour le bien de ses chères plantes martyrisées pour très longtemps par « l'accident ».

par Jean CARLIER

Au cœur de Kiev où les églises font toilette pour recevoir les touristes du « Millénaire » de la chrétienté, un immeuble vieillot : l'Institut de botanique de l'Académie des Sciences de l'Ukraine. Dans la salle de conférences, un profil géant de Lénine surplombe la tribune occupée par des responsables de la « Section radiologie » : Margarita Golubkova, spécialiste des sols, Oxana Kolomietz des plantes, le docteur Bulakh des arbres et le directeur, l'académicien Dimitri Grodzinsky.

Son récit commence par les étapes d'une lutte engagée dès le premier jour (le 26 avril 1986), poursuivie quotidiennement depuis et jusqu'à un avenir impossible à préciser. Plusieurs générations sans doute. Il s'en tient à son domaine : les conséquences subies par les végétaux. Premier stade après l'explosion et l'incendie, la pollution par les fumées mortelles dont un exemple souligne la brutalité : la « forêt rousse ». Près du réacteur accidenté, un énorme taux de radioactivité a non seulement tué des hommes mais aussi des arbres solidaires de nos erreurs dont ils ne sont pas coupables : en une journée, une forêt vigoureuse de 400 hectares est morte, passant presque à vue d'œil, du vert vif à la couleur rouille inconnue chez les résineux.

D'où le nom qu'elle a gardé même après sa disparition : la « forêt rousse ». Pour arrêter la contamination qui s'étendait, il a fallu arracher et enterrer sur place les troncs les moins atteints et enfouir ailleurs sous containers de béton, les autres. Où ? On ne le révèle pas.

La « zone » interdite : 30 km de rayon

Après les fumées, à partir du 8 mai, les poussières dont on n'est toujours pas débarrassé deux ans après et qui vont rester dangereuses encore très, très longtemps. Alors une fois consultés les responsables du ministère de la Santé, a été délimité autour de la centrale, un cercle de 30 km de rayon baptisé la ZONE, à évacuer totalement en y abandonnant récoltes, animaux, villages intacts qui seront peu à peu, détruits par la « nature » en dix ou vingt ans. Le blé non moissonné s'est déjà re-semé seul les fruits non ramassés sont tombés, engendrant parfois, de futurs arbres, les herbes, les fourrés ont porté graines, etc.

« La nature fait son travail », répète Dimitri Grodzinsky qui dénonce les exagérations parfois colportées mais avoue

des mutations amorcées : gigantisme de certaines feuilles, d'aiguilles de pin anormalement longues, d'épis de blé fourchus ou en bouquets. Au point qu'a été décidée la création sur les deux tiers de la ZONE soit 200 000 hectares, la création d'une réserve interdite, la première réserve « naturelle » irradiée du monde, classée réserve non pas par ce qu'elle est plus pure que son environnement mais au contraire, parce que contaminée !

L'académicien y pénètre régulièrement grâce à une autorisation spéciale. Après avoir laissé sa voiture à la frontière de la zone, il y séjourne deux ou trois jours, jusqu'à une semaine. Dans les parties les plus contaminées, il porte un équipement spécial (combinaison étanche et masque-respirateur) et il est transporté par des blindés de l'armée. Avec la jubilation du chercheur qui se dépêche d'exploiter cet atout très exceptionnel, il observe notamment certains phénomènes d'activation de pousse des plantes et confie : « nous allons pouvoir mettre au point des cellules très résistantes à la radioactivité. » Puis honnête, il avoue : « Ça "casse" quand même le fond génétique de la plante. » Quand cesserons-nous de jouer aux « casseurs » de notre pauvre planète ?



Photo Jean CARLIER

A l'Institut de botanique qu'il dirige, sous un portrait géant de Lénine, l'académicien Dimitri Grodzinsky répond aux questions, entouré de trois de ses collaborateurs : Margarita Golubkova (spécialiste des sols), Oxana Kolomietz (plantes) et le Dr Bulakh (arbres).

Arche de Noë pour apocalypse

Voilà donc un laboratoire à ciel ouvert de 200 000 hectares (10 fois la surface de la ville de Paris) peuplé de végétaux et d'animaux de plus en plus contaminés sans doute, puisque nourris d'aliments contaminés. Peut-être quelques rares vaches rescapées de l'abattage systématique qui a suivi l'accident pour empêcher la vente de lait, laitages, fromages assez sensibles aux irradiations pour que cette vente soit interdite à Kiev (à 150 km de là) jusqu'à fin décembre 1987. Sinon d'autres animaux ex-domestiques retournés à l'état sauvage, organisés en bande de chevaux ou de chiens dont les gros ont dû manger les petits au cours de l'hiver dernier, très rigoureux.

A cet étrange cheptel s'ajoutent les animaux déjà sauvages dont la prolifération est conséquence de l'interdiction de la chasse pour très longtemps : cerfs, sangliers, renards, souris suralimentées de grains. Pour les oiseaux, migration pourrait rimer avec contamination par dispersion. Pas de danger, nous affirme-t-on un peu vite. En revanche, est dénoncé le « danger principal » : les poissons « très dangereux » qui survivent au fond de l'étang de refroidissement de la centrale : « Heureusement, est-il précisé avec le même optimisme, qu'aujourd'hui, un barrage empêche tout débordement des eaux fortement contaminées de cet étang dans le fleuve Dniepr... Quand même il faut veiller très fermement au respect de l'interdiction de pêche, chasse, cueillette et même simple pénétration en un pays où le ramassage des champignons est une pratique séculaire. »

Prochain colloque à Paris sur la « réserve »

La réserve scientifique sera donc clôturée (sur 200 000 hectares !!), gardée par des policiers, sans routes, sans ins-

tallations intérieures, d'accès très difficile sauf pour quelques scientifiques, spécialistes désignés par l'Académie des Sciences d'URSS, responsable des recherches. Certains pourront être étrangers, notamment délégués par l'UNESCO dans le cadre de son programme MAB (l'Homme et la biosphère) qui va organiser à Paris, un colloque sur le thème de la participation internationale aux recherches dans la fantastique « réserve » de Tchernobyl.

En attendant, des problèmes plus urgents talonnent les Soviétiques. Notamment l'avenir immédiat et lointain des activités humaines dans cette région où la « réserve » même clôturée, ne délimite pas radicalement les territoires contaminés. « Hors de la ZONE, avoue Dimitri Grodzinsky, on peut évaluer à 2 000 000 d'hectares (une surface 10 fois plus vaste que celle de la « réserve » donc 100 fois la superficie de la ville de Paris !) l'importance du territoire plus ou moins contaminé. Et en « peau de panthère », taches saines imbriquées à taches irradiées, ce qui complique l'usage qu'on peut en faire. » Ainsi le même folklore doit gérer côte à côte, champs « propres » et champs contaminés avec l'obligation permanente de contrôles dosimétriques dont les résultats peuvent varier.

Viande de boucherie décontaminée sur pied

Alors pour que le lait reste vraiment sans danger, il ne faut plus faire pousser de fourrage n'importe où. S'il y a un doute, le lait n'est plus commercialisé. Reste la viande de boucherie qui exige d'autres précautions : si les animaux sont contaminés, avant de les vendre, pendant trois ou quatre semaines, on les nourrit exclusivement d'aliments « propres ». Cela suffit, nous a-t-on affirmé, pour éliminer toute radioactivité dangereuse de leur chair avant l'abattage.

Bien au-delà de cet inquiétant jeu de cache-cache avec le diable, les scientifiques ne cherchent plus seulement à le

combattre mais à s'en faire un allié grâce à leurs recherches sophistiquées sur les « migrations » de la radioactivité air-sol-plantes-consommateurs. Ils espèrent exploiter le bénéfice possible d'une situation maléfique : la vigoureuse pousse des plantes non récoltées peut créer une zone d'oxygène purificateur, des cultures non alimentaires, dites « techniques », pourraient être exploitées sans danger après traitement industriel décontaminant, comme fibres textiles, pommes de terre transformées en alcool ou en amidon, élevages d'animaux à fourrure, etc.

Une serre de 20 000 m² radioactifs

Parallèlement sont menées sur le sol contaminé près de la centrale, sous 20 000 m² de serres uniques au monde, des recherches sur 400 espèces de plantes jusqu'à présent, qui conduisent à classer les végétaux mis à l'épreuve en deux catégories : ceux qui abordent la radioactivité et ceux qui ne l'absorbent pas. Donc qui peuvent être consommés. Recherches dont les résultats restent pour l'instant, non publiés car les Soviétiques y voient l'enjeu d'une collaboration internationale avec partage des frais, des connaissances et des bilans.

A titre d'exemple, les concombres sont non-absorbants, ce qui rassure les Russes qui en consomment beaucoup. A l'inverse, de bons absorbeurs sont les légumineuses et les plantes halophytes qui poussent en terre salée, ce qui peut obliger à systématiser des arrosages à l'eau salée convenablement. Ces absorbeurs peuvent donc être utilisés comme nettoyeurs des sols où bourrés de bécquerels qu'ils ont « pompés », ils sont cueillis avant d'être détruits, jusqu'à purifier complètement un terrain après un nombre indéterminé de récoltes. « Ce qui devrait faire comprendre qu'on ne doit plus arracher la terre contaminée, insiste l'académicien brusquement en colère, il faut substituer une décontamination bio-



Dans les 20 000 m² de serres contaminées, 400 espèces de plantes ont été étudiées.

logique à une décontamination mécanique, ne pas détruire en un instant, une couche de terre arable qui a mis des millénaires pour se constituer et qui ne se reconstituera pas avant des siècles ! Ce conseil devrait être entendu ! » Allusion à la décontamination expéditive qui a suivi la catastrophe : des millions de m³ de terre râclée, emportée, détruite et remplacée par du sable fin non capteur de poussières radioactives.

Inquiétantes « mutations utiles »

Autre objet de recherche plus surprenant encore, évoqué par notre interlocuteur : les mutations « utiles ». Traduction : les transformations des végétaux (et des animaux, pourquoi pas ! voire des humains) dues à la radioactivité, acquises après plusieurs générations et jugées bénéfiques. Exemple concret évoqué le lendemain par l'un des responsables de la centrale : « Si les arbres poussent plus vite et nous fournissent en 15 ans la même masse de bois que celle fournie en 30 ans par une ancienne forêt saine, c'est bon à prendre ! » Bénéfice quand même assez inquiétant pour que certains responsables en refusent le label. A preuve cette citation d'un texte publié en avril 1988, par l'agence soviétique APN à l'occasion du deuxième anniversaire : « La catastrophe de Tchernobyl n'a pas eu d'effets irréparables pour la production agricole ukrainienne. Paradoxalement, celle-ci a même légèrement augmenté. Pour le blé, le rendement est passé de 29,3 à 38,5 quintaux à l'hectare dans la région de Kiev. « Mais, s'empresse de préciser Alexeï Dénissenko, vice-président du Comité agro-industriel de la république, cette progression, est due exclusivement à l'introduction de technologies intensives et à l'apparition de nouvelles formes de travail et non comme d'aucuns l'ont suggéré avec malice, à des mutations génétiques des plantes provoquées par la radiation. »

Cette réflexion amène le directeur de l'Institut de botanique à élargir ses conclusions : « Nos travaux sur les différents modes de décontamination intéressent évidemment les militaires. Espérons qu'ils leur suggéreront de revenir à des armes moyennâgeuses comme l'épée, que notre expérience nous épargnera une guerre nucléaire. Un conflit devient non seulement inutile mais impossible. A l'évidence, ceux d'entre nous que préoccupe l'avenir de notre biosphère ne peuvent plus prétendre que l'énergie nucléaire est propre et sûre puisque même sans accident, elle produit des pollutions importantes comme les déchets, les pollutions thermiques, etc. »

Rencontre-surprise avec l'un des 3 contestataires

Question : « Que pensez-vous de la lettre ouverte publiée en janvier dernier en URSS par 13 scientifiques pour réclamer

une réflexion préalable à la construction projetée de 13 nouveaux réacteurs, sur leur type qu'ils souhaitent différent de celui de Tchernobyl, sur le choix de leurs emplacements et sur le fait qu'ils refusent de nouveaux réacteurs en Ukraine ?

— J'approuve d'autant plus cette lettre ouverte que je suis l'un des 13 signataires. »

Surprise intéressée dans notre groupe où personne n'avait pensé à vérifier au préalable, ce « détail » qui devenait une double information. La seconde — la plus importante, sans doute — étant qu'avant de conduire des journalistes français sur le terrain même de la catastrophe, on leur offrait une rencontre à Kiev avec l'un des scientifiques les moins dociles au credo nucléaire officiel. L'un de ceux dont quelques officiels justement, rencontrés à Tchernobyl ou surtout à Moscou, nous affirmeront que cette lettre ouverte est signée par des gens qui ne connaissent pas bien le problème. Cette rencontre est donc l'un des premiers signes constatés de cette « glasnost » (transparence) développée autant que possible, par les Gorbatcheviens. Avec de nouvelles limites du possible confirmées d'ailleurs, par notre interlocuteur.

Après quoi les réponses de Dimitri Grodzinsky oscillent entre quelques précautions et une liberté qu'il sera le seul lors de nos rencontres, à pousser sur ce point : « Le fait de signer cette lettre ne signifie pas que je suis par principe anti-nucléaire. Je crois plutôt que l'exploitation de l'énergie nucléaire ne doit être qu'une étape provisoire qui est d'ailleurs, onéreuse. On en tire moins d'énergie que l'énergie utilisée pour la produire et dans le même temps, on gaspille cette énergie produite. Il faut d'abord être plus économe. C'est pourquoi parmi les 13 signataires de notre lettre, il y a des économistes. En attendant, nous demandons des décisions immédiates : améliorer la sécurité au maximum, réfléchir avant de construire les 13 réacteurs encore prévus en URSS, choisir leurs emplacements après une analyse écologique très profonde. Dans tous les cas, ne pas les implanter près d'une grande ville, ni en amont d'un fleuve, ni au bord d'une rivière qui fournit de l'eau potable. Prévoir que des progrès dans le transport courant (supra-conductibilité) permettront de les implanter très loin, sur d'immenses surfaces inhabitées. »

Membre de « Greenpeace » (« La paix verte »)

Je suis bien obligé d'interrompre : « Quel intérêt d'implanter loin ? L'expérience de Tchernobyl hélas ! nous a pourtant montré que les conséquences d'une catastrophe nucléaire peuvent être subies jusqu'à des milliers de kilomètres.

— Oui mais sans les conséquences tragiques — évacuations comprises — et à longue échéance, constatées près de la centrale. Demain notre visite vous fera mieux comprendre.

— Cet éloignement souhaité des

régions habitées signifie que vous vous attendez à d'autres accidents.

— Qui peut savoir ? C'est pourquoi non seulement nous insistons sur la sécurité mais nous réclamons l'abandon de la construction de réacteurs du type de celui de Tchernobyl. Premier succès : nous avons obtenu le gel jusqu'à 1991, de la construction des deux réacteurs supplémentaires en chantier à Tchernobyl. Espérons qu'ils ne seront jamais construits.

« De toutes façons, l'énergie nucléaire n'est qu'une étape. Les hommes ne peuvent pas poursuivre longtemps dans cette voie ruineuse et dangereuse et comme la majeure partie des scientifiques, je vois notre avenir énergétique dans les énergies renouvelables. »

Avant de nous quitter, Dimitri Grodzinsky ajoute, comme s'il allait oublier : « Ah ! je suis membre de « Greenpeace » (en fait, nous a-t-on dit, une association soviétique baptisée « La paix verte », traduction littérale de « Greenpeace »). Quoi qu'il soit, voici en une rencontre, quelques bonnes surprises au cours d'un voyage qui nous en réserve de mauvaises.

J. C.

Prochain article :

**Tchernobyl deux ans après
DANS LA « ZONE »
RADIOACTIVE
PRÈS DU « SARCOPHAGE »
14.000 humains travaillent
entre une ville désertée
et la centrale ressuscitée**

Dans les serres contaminées, un agronome en blouse blanche mesure le degré de contamination.



Photo Jean CARLIER